

Stéphane Hessel, citoyen sans frontières

Indignez-vous!
de Stéphane Hessel,
Éditions Indigène, 2010

Citoyen sans frontières,
Conversations
avec Jean-Michel Helvig,
Hachette Pluriel, 2011

Indignez-vous! n'est pas un livre, mais une courte conversation, une mini conférence d'un peu plus de vingt pages. Ce n'est pas un livre, mais c'est un événement.

Car, quand un homme de quatre-vingt-treize ans, résistant de la première heure, rescapé des camps de concentration, corédacteur de la *Déclaration universelle des droits de l'homme* de 1948, ancien diplomate et homme de gauche fidèle, prend la parole pour nous livrer son sentiment sur nos temps d'incertitude, le public se tait, écoute et se précipite sur l'opuscule, qui s'est vendu en quelques mois à plus d'un million d'exemplaires.

Il faut dire que le message est simple, résumé dans le titre, apostrophe directe adressée à tous les tièdes ou résignés: «*Indignez-vous!*» Quand le désenchantement l'emporte sur l'espérance, la fraîcheur juvénile d'un tel appel rassure et surprend tout à la fois.

Comment, la crise financière ne serait pas une fatalité? Le conflit israélo-palestinien ne serait pas inéluctable? Le délitement du politique dans les nations occidentales ne serait pas un naturel avatar de l'Histoire? Le règne de l'argent et la mondialisation qui l'alimente ou s'en nourrit n'auraient rien d'un arrêt de la Providence?

Nous pourrions nous réveiller, réagir, changer la donne, inverser le cours des événements, refuser l'arbitraire, comme le montrent les peuples de Tunisie, d'Égypte ou de Libye? Diriger notre destin et œuvrer dans le sens d'une réconciliation? Oui, nous dit avec conviction et humilité

Stéphane Hessel, à condition d'appliquer à notre époque la même énergie que celle qui a aidé quelques jeunes gens mal préparés au combat à refuser l'occupation étrangère et à s'élever pour faire entendre la voix de la dignité et de la liberté. L'autre recette, en temps de paix, s'appelle l'espoir, parce que *espérer*, nous rappelle Hessel, est le contraire d'*exaspérer*, et que l'espérance ne peut s'accommoder de la violence, partout porteuse de malheur. En quelques milliers de mots, ce vieux monsieur plein de sagesse nous invite à croire en l'avenir et à rester optimistes. Une leçon de jeunesse.

À ceux qui souhaiteraient en savoir plus, nous conseillons la lecture du livre d'entretiens avec Jean-Michel Helvig, paru en 2008 aux éditions Fayard sous le titre *Citoyen sans frontières*, et réédité dans la collection de poche «Pluriel».

La première réponse donnée par Hessel explique le personnage : «*Nous abordons la vie de quelqu'un qui est arrivé sur cette terre à un moment de passage d'une civilisation à une autre*» (p. 13). Stéphane vient au monde en 1917, à Berlin, le jour même où se déclenche la révolution d'Octobre en Russie. Au moment, aussi, où se développe un douloureux conflit mondial qui va enterrer définitivement le «monde ancien». Son père mort au front, il suit sa mère en France, est inscrit, en 1924, à l'école communale de Fontenay-aux-Roses sans connaître un mot de

français, entre, à quinze ans, à l'École alsacienne, puis, après sa khâgne à Louis-le-Grand, intègre l'École normale supérieure en 1937. Beau début. La suite n'est pas mal non plus. L'entrée dans la Résistance, avec quelques imprudences qui conduisent à son arrestation, à sa déportation à Buchenwald, puis à Dora d'où il s'échappe.

Vient, avec la paix, le choix d'une carrière. Désertant l'enseignement, il choisit les Affaires étrangères : «*Le cosmopolitisme des camps a sans doute contribué aussi à me préparer à la carrière diplomatique*» (p. 88). Détaché auprès des Nations unies (où il sera plus tard ambassadeur de France), conseiller au cabinet de Mendès France, négociateur avec divers pays d'Afrique, médiateur dans l'affaire des sans-papiers, cofondateur du Club Jean Moulin, membre de la mission «*Témoins pour la paix*» en Israël et en Palestine, militant écologiste, il assume encore d'autres engagements, notamment en faveur des immigrés, qui suffisent à remplir une vie.

Plutôt que de reprendre le détail de ce parcours exceptionnel, que l'on découvrira dans ce livre, retenons quelques éléments plus personnels. Le contact très précoce avec des personnalités des arts, de la culture, de la politique, par exemple. Son père est écrivain et traducteur ; lui-même sera élevé par Henri-Pierre Roché, avec qui sa mère, Helen, inspiratrice de *Jules et Jim*, a refait sa vie. Il fut le proche de

Jean Moulin, de Pierre Brossolette, de Christian Fouchet, des dirigeants algériens, africains ou arabes, des diplomates des plus grandes nations. Né en Allemagne, farouchement Français, parfaitement polyglotte, il échappe aux nationalismes et se veut «citoyen du monde» ou au moins de l'Europe, comme souhaitaient l'être les philosophes des Lumières.

Autre point: il sait convaincre, emporter l'adhésion, plaire, en exerçant sur les autres «*ce besoin de séduire qui est une constante de [s]a vie*» (p. 59). Il est persuadé d'être né sous une bonne étoile, d'avoir bénéficié de l'aide d'«*un ange gardien qui va le tirer d'affaire quelles que soient les difficultés dans lesquelles il se trouve*» (p. 74). D'autant qu'il aime prendre des risques et ne recule devant aucune audace, préférant la rébellion à la soumission: «*La dissidence est la force morale et spirituelle qui va permettre d'empêcher que le monde ne tombe dans les pièges tendus par les grands périls.*» Ce qui nous ramène à la faculté d'indignation et à ce petit livre phénomène qui n'en finit pas de susciter des réactions.

Comme celles reproduites dans un récent numéro du *Nouvel Observateur* (n° 2416 du 24 février) où l'on s'interroge sur l'inattendue actualité du personnage, devenu, pour Aude Ancelin, une «*embarrassante statue du Commandeur*» que devrait affronter le président Sarkozy, alors qu'Alain Finkielkraut, qu'on a connu mieux inspiré, voit en lui l'«*incarnation même du "boboïsme"*».

Nous aurions tendance à préférer le jugement de Régis Debray qui parle d'un «*modeste entêté qui a toujours mis sa vie, et son existence physique, en accord avec ses idées*».

L'intéressé déclare avoir un faible pour l'étiquette de «*médiateur*», l'équivalent du Kadi, pseudonyme qu'il s'était choisi et qui désigne, en langue arabe, un arbitre, un juge. Celui qui se situe au-dessus des partis et qui travaille à «*rapprocher les uns et les autres*». C'est peut-être cette qualité qui désigne le mieux ce vieil homme qui est en train de devenir la conscience morale de la nation.

YVES STALLONI